

<http://doi.org/10.31861/pytlit2024.110.391>

УДК 821.133.1-995Ерн.09:316

**FAIRE DE LA NON-FICTION UNE PROFESSION DE FOI  
LITTÉRAIRE ET POLITIQUE : FABRIQUE D'UNE ŒUVRE  
« BRACONNE », CONSTRUCTION D'UNE POSTURE  
AUCTORIALE ET USAGES LITTÉRAIRES STRATÉGIQUES  
DE LA SOCIOLOGIE PAR ANNIE ERNAUX**

***Isabelle Charpentier***

[orcid.org/0000-0002-4846-8054](https://orcid.org/0000-0002-4846-8054)

[isabelle.charpentier@u-picardie.fr](mailto:isabelle.charpentier@u-picardie.fr)

*D<sup>re</sup> en Science politique, HDR en Sociologie et en Études politiques,*

*Pr<sup>e</sup> des Universités en Sociologie*

*Université de Picardie – Jules Verne*

*Chemin du Thil, 80025, Amiens, France*

*Chercheuse au CURAPP-ESS et au CESSP-CSE*

**Résumé.** Cet article interroge les usages de la non-fiction dans l'œuvre autosociobiographique d'Annie Ernaux, Prix Nobel de Littérature en 2022, et les enjeux littéraires et politiques du brouillage des frontières entre littérature et sociologie qu'elle recèle. Du « je transpersonnel » de *La Place* (Gallimard, 1984) à « l'autobiographie collective » *Les Années* (Gallimard, 2008), en passant par ses « journaux extimes » qualifiés d'« ethnotextes », l'écrivaine a progressivement construit une posture auctoriale distinctive où elle se veut « ethnologue d'elle-même » et de la vie quotidienne « d'en bas », celle de son milieu social populaire d'origine, en quête constante de la forme « juste » pour de tels récits. Sociologiquement instruite, cette démarche littéraire singulière, marquée par le double refus de l'écueil misérabiliste comme de la posture populiste, mais aussi par le souci constant d'encadrer sa propre réception, vise à objectiver sa trajectoire de migration sociale ascendante et celles de ses semblables sociaux, dans un style minimaliste, volontairement dépouillé, ostensiblement économe de moyens et d'effets littéraires, souvent qualifié par la critique littéraire d'écriture « plate » ou « blanche ». Opposant le souci de la « vérité » au mouvement de l'autofiction auquel des contresens la rattachent encore parfois, l'autrice, qui conçoit la littérature comme une « arme de combat »

politique, a ainsi initié une forme spécifique d'autosociobiographie, qui n'est pas sans risque quant à sa reconnaissance dans le champ littéraire français contemporain.

**Mots clefs** : Ernaux (Annie) ; autosociobiographie ; littérature et sociologie ; non-fiction et littérarité ; récits de transfuges de classe ; posture auctoriale.

Alors même qu'elle a été consacrée en 2022 par le plus prestigieux des prix littéraires, le Nobel de littérature, on peut dire qu'Annie Ernaux, écrivaine et agrégée de Lettres, a fait de la « non-fiction » une profession de foi littéraire et politique. À la fin d'*Une femme*, récit retraçant la vie de sa mère, elle cherche déjà à encadrer sa réception par cette formule demeurée célèbre : « Ceci n'est pas une biographie, ni un roman naturellement », mais un travail situé délibérément « au-dessous de la littérature, [...] quelque part entre la littérature, la sociologie et l'histoire » (Ernaux 1988a: p. 106 et 23), à la croisée de « l'autosociobiographie » (Thumerel 2004) littéraire et de l'auto-socioanalyse chère au sociologue Pierre Bourdieu, de la filiation intellectuelle duquel l'écrivaine se revendique – elle le lit depuis les années 1970.

### « *À jamais transfuge de classe* »...

Ouvrages « non-fictionnels », « braconniers » (Certeau 1980), hybrides et inclassables, les textes autoréflexifs qu'Ernaux publie depuis 1974 dans la prestigieuse collection Blanche chez Gallimard mettent tous en récit sa trajectoire – et non sa vie, ce qui la distingue de l'autobiographie « classique » – douloureuse de mobilité sociale ascendante, et le conflit culturel intrafamilial, les dissonances et les ajustements successifs qui en ont résulté. Car, grâce au capital culturel acquis par le biais de l'école, cette « miraculée scolaire » (Mauger 2004: p. 179) grâce à l'obtention d'une bourse est (et sera « à jamais », dit-elle – Ernaux 2008b) une « transfuge de classe ». Cette notion, que l'écrivaine emprunte à Richard Hoggart (Hoggart 1971) et qu'elle affectionne particulièrement pour se qualifier elle-même, est même quasiment théorisée dans le chap. « Transfuge » qu'elle lui consacre dans le recueil d'entretiens avec le critique Frédéric-Yves Jeannet, *L'Écriture comme un couteau* (Ernaux et Jeannet 2003: p. 65–77). Se fondant sur sa propre expérience, elle décrit dans ses récits le monde et les représentations des

petits commerçants en zone rurale dans l'après-guerre, et cherche à rendre ce qu'elle présente comme « la culture du monde dominé » (Ernaux et Jeannet 2003: p. 78–81). Elle tend aussi à saisir les effets des déplacements dans l'espace social sur les perceptions que les mobiles sociaux ascendants ont du monde social et politique au sens large du terme, les effets de la confrontation à la culture légitime diffusée par l'école, la rupture que la scolarisation prolongée introduit avec le milieu familial d'origine, l'insécurité linguistique et sociale, la honte des siens et la culpabilité enfin que de telles trajectoires peuvent créer chez les individus qui les expérimentent. C'est essentiellement le langage qui vient cristalliser la confrontation puis la rupture entre les deux mondes, et le passage jamais achevé de l'un à l'autre : celui de l'école, châtié et constamment contrôlé, invalide brutalement les pratiques linguistiques qui ont cours dans le milieu familial. Cela rendra l'écrivaine méfiante envers les formes de domination que le langage exerce et reproduit : « Tout ce qui touche au langage est dans mon souvenir motif de rancœur et de chicanes douloureuses, bien plus que l'argent », note-t-elle ainsi dans *La Place* (Ernaux 1984a: p. 64). Les remarques sur l'apprentissage du langage normé des dominants, sans référent dans l'expérience réelle – « pire qu'une langue étrangère » écrit-elle dans *Les Armoires vides* (Ernaux 1974: p. 53), « système de mots de passe pour entrer dans un autre milieu » (Ernaux 1974: p. 78) –, et la séparation d'avec « le monde d'en bas » (Ernaux 1984a: p. 73) qu'il signifie, abondent dans l'œuvre de celle qui commence à écrire comme ses lectures.

Écrire sur les effets d'une telle posture de « l'entre-deux » (Thumerel 2002) et sur la honte sociale qu'elle génère, ne va pas de soi : ayant intériorisé l'indignité culturelle de ses origines populaires, Annie Ernaux a ainsi longtemps estimé que la réalité triviale qu'elle vivait était indicible, inconvenante et qu'elle ne méritait pas d'être racontée, de devenir « objet littéraire » :

Quand j'étais enfant et adolescente, je nous sentais (ma famille, le quartier, moi) hors littérature, indignes d'être analysés et décrits, à peu près de la même façon que nous n'étions pas très sortables (Ernaux 1993b).

Qui plus est, elle n'a pas su immédiatement comment en rendre compte sans trahir une seconde fois.

**« Faire table rase de la culture dominante » : la construction progressive d'une posture auctoriale, littéraire mais sociologiquement instruite**

Témoignages ethnographiques d'une expérience individuelle, mais aussi et surtout narration d'une forme de destin social épistémique à la fois d'une famille de trajectoires historiquement situées (les mobiles sociaux fortement ascendants grâce à l'école, souvent boursiers, dans la France provinciale de la période de reconstruction de l'après-guerre, qui passent de catégories populaires à la petite-bourgeoisie intellectuelle), les récits d'Ernaux constituent une offre réflexive singulière de symbolisation de l'expérience du « transfuge de classe », fondée sur un « pacte de lecture » (Passeron 2005: p. 22) directif, « littéraire » mais sociologiquement instruit, présent dans les textes eux-mêmes, mais aussi dans leur épitexte (Genette 1987), notamment dans les discours de l'autrice qui les accompagnent dans les médias à chaque nouvelle parution et la publication de « journaux de création » – cf. *infra*.

L'écrivaine construit dès lors progressivement une « posture » singulière et distinctive (Meizoz 2007: p. 18 et 2009: p. 2 et 4) dans le champ littéraire français, qui va notamment se traduire par une réflexion récurrente sur les implications politiques du style et dans la quête obsessionnelle de la « forme juste » pour ses récits. Dans un premier temps, le style violent du premier « roman autobiographique », *Les Armoires vides* (Ernaux 1974) – genre qu'elle rejettera radicalement par la suite –, permet à Annie Ernaux de rompre délibérément avec les normes stylistiques dominantes du raffinement littéraire, inculquées par l'école et ses lectures. Il s'agit alors de faire « table rase de la culture dominante » (Laacher 1991: p. 77). La déchirure du corps – le récit s'ouvre sur l'avortement clandestin traumatique de Denise Lesur, narratrice et double littéraire de l'autrice – dit l'autre déchirement, social celui-là, avec le milieu familial qu'a entraîné l'acculturation à la culture dominante par le biais de l'école. La honte sexuelle est indissociablement liée à la honte sociale ; domination de classe et domination sexuelle se cumulent et se renforcent mutuellement. L'artifice fictionnel semble se justifier à ce stade du cheminement psychologique, social et littéraire d'Ernaux : « Il me faut l'écran du roman, certainement pour aller le plus loin possible dans ce que je recherche à ce moment-là, qui est l'expression de la déchirure sociale », explique-t-elle (citée par Thomas 1999).

Inscrit dans le registre du ressentiment, le style agressif et revanchard fait la part belle à la « fonction expressive » (Jakobson 1963). Ainsi s'exprime la narratrice, non encore explicitement assimilée à l'écrivaine :

Ça suffit d'être [...] une fille poisseuse et lourde vis-à-vis des copines de classe, légères, libres, pures de leur existence... Fallait encore que je me mette à mépriser mes parents. [...] Personne ne pense mal de son père ou de sa mère. Il n'y a que moi. [...] Je les hais plus que jamais. Ils ne connaissent rien, mes parents, des minus, des péquenots, ni musique, ni peinture, rien ne les intéresse à part vendre des litrons [...]. J'aurais voulu qu'ils soient autrement, convenables, sortables dans le véritable monde. [...] Dans ce monde moderne, évolué auquel j'aspire, ils ont encore moins leur place. Aux moments de lucidité, je sens que je reste pouffiasse, je ne sais pas comment, à cause d'eux peut-être, le mauvais goût, leurs manières. [...] J'ai été coupée en deux, c'est ça, mes parents, ma famille d'ouvriers agricoles, de manœuvres, et l'école, les bouquins. Le cul entre deux chaises. Ça pousse à la haine, il fallait bien choisir (Ernaux 1974: p. 99, 111, 124 et 181).

Retournant délibérément les normes stylistiques dominantes du raffinement littéraire, inculquées par l'école et ses lectures, Annie Ernaux adopte dans ce premier opus une posture quasi anti-intellectualiste ; elle refuse en tout cas toute tentation légitimiste. Cette stratégie de rupture esthétique et de subversion idéologique affichée apparaît, somme toute, assez classique pour tout prétendant à l'entrée dans le champ littéraire, même si toute volonté de provocation n'en est pas exclue :

Pour parler de mon premier monde, pour la 1<sup>re</sup> fois (qu'on imagine le saut, l'effroi que cela représente), je voulais retrouver une langue perdue, et d'une violence correspondant à la fois à la violence naturelle du langage en usage dans mon milieu et à celle de la narratrice-héroïne évoquant la déchirure du « passage » (Laacher 1991: p. 77).

J'écris contre la bourgeoisie, je repars vers l'enfance par le langage, la violence du langage, détruire tout ce que je suis devenue, détruire la femme bourgeoise que je suis devenue. [...] Il y a aussi que je suis prof et que je ne me supporte pas en tant que prof, le beau langage etc., donc c'est pareil, je veux détruire ça aussi avec une syntaxe relâchée. [...] Ce livre est

un livre de transgression [...] par rapport au français littéraire, au français légitime, mais aussi contre la bourgeoisie, affirme-t-elle en 1994 dans un entretien inédit qu'elle m'avait accordé.

[Pour *Les Armoires vides*,] il me fallait rompre avec le « bien-écrire », la belle phrase, celle-là même que j'enseignais à mes élèves, pour extirper, exhiber et comprendre la déchirure qui me traversait. Spontanément, c'est le fracas d'une langue charriant colère et dérision, voire grossièreté, qui m'est venu, une langue de l'excès, insurgée, souvent utilisée par les humiliés et les offensés, comme la seule façon de répondre à la mémoire des mépris, de la honte et de la honte de la honte (Ernaux 2022).

### « *Ni misérabilisme, ni populisme* »... : *l'écrivaine en ethnologue*

Mais l'écrivaine a progressivement et confusément ressenti que de tels choix stylistiques, tout comme la distanciation introduite par la dissimulation entre l'autrice et le personnage, qui entraînent « une écriture de la dérision », risquait de renforcer la domination qu'elle se proposait pourtant de combattre. L'évitement du « je » et de l'auto(socio)biographique explicite se poursuivra pourtant en 1977 avec *Ce qu'ils disent ou rien*, encore labellisé « roman », à l'instar des *Armoires vides*, dans le catalogue de présentation de Gallimard, alors que les autres récits figureront tous sous la rubrique « Mémoires, récits autobiographiques ». C'est bel et bien *La Place*, qui obtient en 1984 le Prix Renaudot et lui vaut une reconnaissance critique relative, qui va ainsi marquer une rupture majeure dans le style d'écriture qu'Ernaux va dorénavant privilégier – la seule rupture qu'elle admette d'ailleurs dans son œuvre –, issue d'interrogations tout à la fois éthiques, politiques et littéraires sur la langue à adopter : le misérabilisme paraît désormais insupportable pour évoquer ses relations avec son père, incarnation de la classe d'origine.

Comment ne pas s'interroger sur la vie sans le faire aussi sur l'écriture ? Sans se demander si celle-ci conforte ou dérange les représentations admises, intériorisées sur les êtres et les choses ? Est-ce que l'écriture insurgée, par sa violence et sa dérision, ne reflétait pas une attitude de dominée ? Quand le lecteur était un privilégié culturel, il conservait la même position de surplomb et de condescendance par rapport au personnage du livre que dans la vie réelle. C'est donc, à l'origine, pour

déjouer ce regard qui, porté sur mon père dont je voulais raconter la vie, aurait été insoutenable et, je le sentais, une trahison, que j'ai adopté, à partir de mon 4<sup>e</sup> livre [*La Place*], une écriture neutre, objective, « plate » en ce sens qu'elle ne comportait ni métaphores ni signes d'émotion. La violence n'était plus exhibée, elle venait des faits eux-mêmes et non de l'écriture (Ernaux 2022).

La seule écriture que je sentais « juste » était celle d'une distance objectivante, sans affects exprimés, sans aucune complicité avec le lecteur cultivé (complicité qui n'est pas tout à fait absente de mes 1<sup>ers</sup> textes). J'importe dans la littérature quelque chose de dur, de lourd, de violent même, lié aux conditions de vie, à la langue du monde qui a été complètement le mien jusqu'à 18 ans, un monde ouvrier et paysan (Ernaux et Jeannet 2003).

Avec *La Place*, Annie Ernaux va trouver son style dans l'absence (apparente) de style. Récusant tant la « complaisance romanesque » que « la poésie du souvenir » (Ernaux 1984a: p. 24), tant la commisération que le ressentiment, l'écrivaine, nourrie de lectures sociologiques, apparaît marquée par le double refus, tant sociologique que politique, de l'écueil misérabiliste comme de la posture populiste, pointés par les sociologues Jean-Claude Passeron et Claude Grignon, qui guettent, en littérature comme en sociologie, toute tentative de représentation du « populaire » (Grignon et Passeron 1989, notamment p. 84). L'écrivaine dit d'ailleurs que si elle avait pu lire leur ouvrage avant d'écrire *La Place* – dont le titre longtemps envisagé était *Éléments pour une ethnologie familiale* (Ernaux et Jeannet 2003: p. 34) –, cela lui aurait « fait gagner du temps »... C'est désormais « comme un ethnologue » qu'elle veut écrire... La tension dans laquelle l'écriture est prise est exposée dans le récit lui-même :

Voie étroite, en écrivant, entre la réhabilitation d'un mode de vie considéré comme inférieur, et la dénonciation de l'aliénation qui l'accompagne. Parce que ces façons de vivre étaient à nous, un bonheur même, mais aussi les barrières humiliantes de notre condition (Ernaux 1984a: p. 54–55).

Dès lors, son écriture apparaît de plus en plus dépouillée des attributs stylistiques habituels en littérature, pour devenir cette fameuse

« écriture plate » (Ernaux 1984a: p. 24) ou « blanche », si commentée tant par les universitaires que par les critiques – lesquels, plutôt décontenancés, sont, par ailleurs, nombreux à la dénigrer, puisque, d'une certaine manière, elle les exproprie de leur expertise d'exégètes.

[L'écriture blanche, c'est] l'écriture de constat, une écriture lucide où l'émotion est en retrait, l'écriture ethnologique, livrant les faits dans leur nudité, n'offrant aucun signe de la subjectivité, de l'émotion qui pourtant – comment en serait-il autrement – les a suscités à la mémoire. [L'écriture plate] : « Plate » parce que je décris la vie de mon père, ni avec mépris, ni avec pitié, ni à l'inverse en idéalisant. J'essaie de rester dans la ligne des faits historiques, du document. Une écriture sans jugement, sans métaphore, sans comparaison romanesque, une sorte d'écriture objective qui ne valorise ni ne dévalorise les faits racontés (Ernaux 1984b: p. 19).

Cette écriture est la seule que l'autrice estime désormais tenable pour rendre compte d'existences « soumises à la nécessité » (Ernaux 1984a: p. 24), sans « trahir » une seconde fois après son acculturation à la culture dominante, en voulant restituer la « réalité » des « dominés » tout « en [se] situant dans et par l'écriture du côté dominant » (Ernaux et Jeannet 2003: p. 72).

On notera que l'écrivaine se montre toutefois aujourd'hui plus réticente à qualifier de « plate » son écriture, sans doute parce que ce qualificatif minore le travail spécifiquement esthétique sur le style auquel elle s'astreint pour l'atteindre, et dont elle n'a cessé de donner des gages matériels en dévoilant les coulisses de son travail d'écriture, en particulier depuis la fragilisation de sa réception critique au moment de la parution de *Passion simple* en 1992 (Charpentier 2004 et 2007). Toutefois, à mesure qu'elle regagne en reconnaissance littéraire, tant dans la sphère académique, où les travaux sur son œuvre (dont il faut rappeler qu'en France, ils sont initialement menés en sociologie (Charpentier 1999) – travaux qu'elle se met d'ailleurs à utiliser abondamment comme ressource tant défensive qu'offensive pour justifier et légitimer son écriture – cf., de manière emblématique de ce point de vue : Ernaux et Jeannet 2003) commencent à se multiplier dans les années 2000, que, dans le champ de la critique où *Les Années* (Ernaux 2008a), assez unanimement salué, lui vaut en 2008 un retour (momentané) en grâce, Annie Ernaux ne semble plus disposée à endosser sans contre-offensive



le stigmaté disqualifiant de « Rmiste du style et du vocabulaire », pour reprendre le jugement empreint de mépris de classe d'un critique... L'écrivaine donne, en effet, de plus souvent accès à des brouillons raturés de ses manuscrits pour en permettre une analyse généalogique, publie régulièrement des extraits choisis de ses « carnets de création » et de ses « journaux d'écriture » – tel *L'Atelier noir* (Ernaux 2011), décrivant le processus de création de son œuvre maîtresse *Les Années* (Ernaux 2008a) –, multiplie les discours épitextuels d'accompagnement de son œuvre dans des entretiens avec des critiques (Ernaux et Jeannet 2003), des universitaires (Laacher 1991 ; Thomas 1999 ; Charpentier 2005a ; Lagrave 2023...), et à la parution de chaque nouvel ouvrage. À tel point que ces métadiscours sont désormais considérés par de nombreux chercheurs comme faisant partie intégrante de l'œuvre littéraire ernausienne et, à ce titre, étudiés en tant que tels. Dans ces dispositifs construisant un pacte de lecture très directif, elle donne le « mode d'emploi » de ses récits – ce qu'ils sont, ce qu'ils ne sont pas, comment ils doivent être lus... –, explique sa « poétique d'auteure » (Lefebvre-Côté 2019: p. 13), bref oriente, balise, encadre et tente de contrôler sa réception critique – dans la dénégation, et sans jamais y parvenir totalement.

On ajoutera que la fabrique de ces éléments paratextuels, de plus en plus nombreux, témoigne, à elle seule, à la fois du sentiment persistant d'illégitimité qu'Ernaux peut ressentir face au milieu littéraire, l'un des mondes des « dominants » où elle est entrée comme par effraction (Charpentier 2005b), mais aussi de son adhésion, malgré elle, à l'*illusio* littéraire (ici le canon de la création littéraire, à savoir le processus nécessairement laborieux, au sens étymologique, du travail de création), illustrant en cela le « paradoxe du transfuge » devenu écrivain pointé par Jérôme Meizoz (Meizoz 2012: p. 39). Car c'est bien, notamment par son style distinctif, *dans le champ littéraire* qu'Annie Ernaux cherche *d'abord* à s'imposer.

On en trouve une autre preuve dans le fait que, outre l'usage de cette « langue des choses », à la fois vecteur de l'« écriture du réel » et marque d'un *ethos* de classe, la quête de la « forme juste » a également amené Ernaux à inventer plusieurs labels pour auto-qualifier génériquement ses textes – dépossédant une nouvelle fois au passage la critique de son *auctoritas* exégétique. Afin de « s'arracher au piège de

l'individuel » (Ernaux 1984a: p. 25) et devenir « l'ethnologue de soi-même » (Ernaux 1997a: p. 38) et des autres, la distance « sociologisante » et « objectivante » de ce qu'elle nomme un « "je" transpersonnel » (Ernaux 1993c) s'impose progressivement, et amène dès lors l'autrice à privilégier une approche quasi ethnographique dans l'écriture. Par « récit transpersonnel », elle entend

une forme « impersonnelle », à peine sexuée, quelquefois même plus une parole de « l'autre » qu'une parole de « moi » : une forme transpersonnelle en somme. [Le « je » que j'utilise] ne constitue pas un moyen de m'autofictionner, mais de saisir, dans mon expérience, les signes d'une réalité (Ernaux 1993c).

Estimant que « le 'je' ne serait pas tant le dépositaire d'une individualité, d'une vision particulière, mais tout au contraire celui d'une expérience sinon générale, au moins partagée en commun par un grand nombre de personnes », elle précise, dans un entretien qu'elle m'a accordé en 1994 :

Le « je » que j'emploie est une sorte de lieu traversé par des expériences très peu particulières, banales même [...]. Ce n'est pas un « je » intérieur, introspectif, plutôt un « je » miroir, passé au crible de l'analyse socio-historique. [...] Je cherche à mettre au jour certains phénomènes sociaux qui ne me sont pas propres.

Opposant le souci de la « vérité » à l'autofiction à laquelle des contresens l'assimilent encore parfois, elle initie ainsi une forme d'« autosociobiographie », comme elle qualifie elle-même son travail (Ernaux et Jeannet 2003: p. 21). Ce faisant, en élargissant et en subvertissant le « je » de l'autobiographie traditionnelle, l'écrivaine se démarque, et construit une stratégie esthétique innovante et distinctive (quoique risquée), en se positionnant dans le champ littéraire comme écrivaine-ethnologue.

Il faut dire que celle qui se veut « ethnographe d'elle-même » (Ernaux 1991) emprunte à la sociologie et à l'ethnographie nombre de méthodes et de démarches : usage des témoignages, travail sur archives, observations ethnographiques – comme dans ses journaux « extimes », pour lesquels elle invente un autre label, celui d'« ethnotextes » ou de

« récits ethnosociobiographiques » (Charpentier 2011), *Journal du dehors* (Ernaux 1993d, pour l'invention du terme), *La Vie extérieure* (Ernaux 2000a) et *Regarde les lumières, mon amour* (Ernaux 2014) –, présence de notes de bas de page – d'ailleurs violemment brocardée par une partie de la critique littéraire, qui y voit le signe tangible que ses récits ne relèvent définitivement pas de la littérature.

Approfondissant cette démarche littéraire distinctive, fondée sur l'art de concilier les contraires, c'est encore un nouveau label en forme d'oxymoron, celui d'« autobiographie collective » ou « impersonnelle » que l'écrivaine propose pour qualifier le projet narratif spécifique des *Années*, opus publié en 2008 (Ernaux 2008a ; Charpentier 2014a et b). Elle en précise les enjeux politiques, et objective la relation structurante qui existe entre son œuvre, la thématique principale du transfuge de classe qui la traverse, ses choix stylistiques – autrement dit son engagement littéraire –, sa trajectoire sociale, la vision du monde et l'*ethos* qui lui sont liés, enfin son engagement politique, faisant ainsi de l'expérience de la migration de classe plus qu'un simple fait biographique et sociologique :

Il y a un aspect fondamental, qui a à voir énormément avec la politique, qui rend l'écriture plus ou moins « agissante », c'est la valeur collective du « je » autobiographique et des choses racontées. [...] La valeur collective du « je » dans le monde du texte, c'est le dépassement de la singularité de l'expérience, des limites de la conscience individuelle. [...] Écrire [est] ce que je [peux] faire de mieux comme acte politique, eu égard à ma situation de transfuge de classe. [...] Les différents aspects de mon travail, de mon écriture ne peuvent pas être dépouillés de cette dimension politique : qu'il s'agisse du refus de la fiction et de l'autofiction, de la vision de l'écriture comme recherche du réel, de la vérité, une écriture se situant, au risque de me répéter, « entre la littérature, la sociologie et l'histoire » (Ernaux et Jeannet 2003: p. 80–81).

Tenant de réduire les tensions spécifiques liées un « habitus clivé » (Bourdieu 1997: p. 79) durable, oscillant entre nécessaire affranchissement du monde d'origine, sentiment d'arrachement et culpabilité de la trahison de classe, l'écriture s'analyse ainsi comme une sorte de « don reversé » (Ernaux et Jeannet 2003: p. 57) à la classe d'origine, conférant aussi une responsabilité et une « arme de combat »

politiques (Charpentier 2005a) pour « faire entendre » la voix inaudible des dominés. Assis sur un souci obsessionnel d'exploration de la « réalité » (indissociablement intime et sociale), un tel projet éloignerait donc les « récits véridiques » du roman et de l'autofiction et, plus radicalement encore, de toute préoccupation esthétique.

**« Entre-deux » et « double je(u) »... (Se) servir (de) la sociologie en se servant**

Toutefois, cette posture auctoriale singulière peut aussi s'analyser plus stratégiquement comme visant, non sans ambivalence, à brouiller – voire subvertir – les frontières entre deux disciplines traditionnellement ennemies, qui se sont constituées historiquement l'une contre l'autre, la littérature et la sociologie (Lepenies 1991), pour, *in fine*, construire une position *distinctive* dans le champ *littéraire*, dans une sorte de double « je(u) ».

Cette hypothèse mérite d'être étayée. Rappelons d'abord qu'au titre des filiations revendiquées par Ernaux, qui s'analysent aussi comme des prises de position politiques, les travaux du sociologue Pierre Bourdieu supplantent régulièrement, non sans malice provocatrice, l'influence déclarée des œuvres littéraires : ainsi, sollicitée pour un « Questionnaire de Proust » par l'hebdomadaire *L'Express* en mai 2006, l'écrivaine répond « *La Distinction*, de Pierre Bourdieu » (Bourdieu 1979) quand on l'interroge sur son « livre culte ». Quelques années auparavant, elle avait précisé les racines sociales de son impossible amnésie et de son attachement à la démarche du sociologue :

Comme enfant vivant dans un milieu dominé, j'ai eu une expérience précoce et continue de la réalité des luttes de classes. Bourdieu évoque quelque part « l'excès de mémoire du stigmatisé », une mémoire indélébile. Je l'ai pour toujours. C'est elle qui est à l'œuvre dans mon regard sur les gens, dans *Journal du dehors* et *La Vie extérieure* (Ernaux et Jeannet: 2003, p. 69).

Nettement appuyée dès 1993, au moment de la parution de *Journal du dehors*, quand l'écrivaine évoque régulièrement, dans les interviews données dans la presse, l'ouvrage « magnifique » et « poignant » (Ernaux 1993a) dirigé par le sociologue, *La Misère du monde* (Bourdieu 1993), cette source d'inspiration constante a fonctionné dans la trajectoire de

l'autrice tant comme une injonction que comme une autorisation à écrire (Ernaux 2005). Elle est réaffirmée en 2002, au moment de la mort de Pierre Bourdieu, lorsque l'écrivaine rappelle, dans un article hommage publié dans *Le Monde*, le « choc ontologique violent » (Ernaux 2002) – ailleurs, elle parle de « révélation » et de « bouleversement cognitif » (Ernaux 2010a: p. 24) – qu'a provoqué chez elle le 1<sup>er</sup> contact avec les travaux du sociologue. Elle insiste sur cette

irruption douloureuse, mais suivie d'une joie, d'une force particulière, d'un sentiment de délivrance, de solitude brisée. [...] L'être qu'on croyait être n'est plus le même, la vision qu'on avait de soi et des autres dans la société se déchire, notre place, nos goûts, rien n'est plus naturel, allant de soi dans le fonctionnement des choses apparemment les plus ordinaires de la vie. Et, pour peu qu'on soit issu soi-même des couches sociales dominées, l'accord intellectuel qu'on donne aux analyses rigoureuses de Bourdieu se double d'une évidence vécue, de la véracité de la théorie en quelque sorte grandie par l'expérience : on ne peut, par exemple, refuser la réalité de la violence symbolique lorsque, soi et ses proches, on l'a subie.[...] Cette mise à jour des mécanismes cachés de la reproduction sociale en objectivant les croyances et les processus de dominations intériorisés par les individus à leur insu défatalise l'existence (Ernaux 2002).

Lors de la publication des *Années* (Ernaux 2008a), Ernaux précise le contexte de cette rencontre intellectuelle, qui va entraîner une inflexion, voire une conversion sociologique et politique de son projet littéraire :

C'est la littérature qui est 1<sup>re</sup> en moi : un roman écrit à 22 ans, en 62, refusé [Dans sa forme, ce texte s'inspirait du courant dit du « nouveau roman »]. Mais j'avais écrit à ce moment-là dans mon journal : « en écrivant je vengerai ma race » [Cette formule faisait écho au cri de Rimbaud : « *Je suis de race inférieure de toute éternité.* »], ça voulait dire, le monde d'où je suis issue, les dominés selon Bourdieu. Sauf que ce que j'avais écrit, formel et idéaliste, n'avait aucune chance d'atteindre son objectif. Dans la mouvance de 68, la découverte des [livres de Bourdieu et Passeron : Bourdieu et Passeron 1964 et 1970] a constitué, exactement, une injonction secrète à écrire pour, cette fois, plonger dans ma mémoire, écrire la déchirure de l'ascension sociale, la honte, etc. C'est évidemment une rencontre immense, déterminante. Par la suite, c'est dans Bourdieu

que j'ai fortifié ma conception de l'écriture comme mise à jour du réel, la recherche d'autres formes que le roman. À vrai dire, il m'est impossible, s'agissant de Bourdieu, de séparer ce qui relève de l'écriture et de la vie, de mes engagements (Ernaux 2008c).

Car, insiste-t-elle,

non seulement [Bourdieu] élargissait le champ de la connaissance, mais en même temps il apportait une forme de libération. Il me donnait la force de dire ce qui n'est pas forcément entendu dans la littérature. Cela m'a toujours accompagnée [...] (Ernaux 2010b).

Autrice dotée d'une « sensibilité sociologique » particulière liée à sa migration de classe et à ses lectures, il faut toutefois rappeler qu'Annie Ernaux ne se fait pas seulement « ethnologue » d'elle-même et de ses semblables sociaux, elle construit aussi, de cette manière, une image publique d'elle-même, de sorte que ses récits renseignent au moins autant sur la position atteinte que sur la « vérité » des étapes d'une trajectoire, décrite à travers celle de ses proches. Car ses écrits sont aussi des représentations du monde, où elle se met également en scène.

Il semble donc que la sociologie ait progressivement été convertie par Ernaux en double ressource stratégique de légitimation, énonciative et défensive, en particulier depuis que son projet littéraire a été contesté par nombre de commentateurs critiques lors de la parution du très controversé *Passion simple* en 1992 (Charpentier 2004 et 2007). L'usage ernausien de la sociologie est devenu progressivement conscient et explicite, tant dans les récits eux-mêmes que, comme on l'a dit, dans les très abondants discours paratextuels d'encadrement que l'écrivaine, de plus en plus soucieuse d'émettre sa réception, livre régulièrement dans la presse lors de la parution de chaque nouvel ouvrage, et même en dehors, avec la publication d'ouvrages « en tant que tels » que constituent désormais ces « journaux d'écriture ». Cet usage se nourrit de lectures depuis les années 1970, mais aussi de contacts de plus en plus fréquents avec certains sociologues à partir du début des années 1980, tous proches de Pierre Bourdieu, de la même génération et en situation d'homologie de position avec elle – à l'instar de Gérard Mauger, Smäin Laacher, Patrick Champagne... –, et qui se donnent pour objets d'étude les classes populaires dont ils sont souvent eux-mêmes issus, les processus de

mobilité sociale ascendante et leurs effets, ou encore le fonctionnement et les effets du système scolaire. À l'époque, ils l'invitent dans leurs séminaires, la citent, lui donnent crédit et légitimité et la visibilisent, bien davantage que les littéraires français.

Mais Annie Ernaux se sert aussi de la sociologie en la servant, tout en évacuant les contraintes de la recherche scientifique. Dès 1991, invitée du séminaire « Famille » de l'Institut National des Études Démographiques, elle déclare ainsi, en présence de sociologues :

Le signe socio-familial (par exemple le malaise manifesté par mon père la 1<sup>re</sup> fois qu'il se rend dans une bibliothèque municipale [Ernaux 1984a: p. 11–12] est la matière même du livre, il n'illustre pas, il rend sensible des fonctionnements sociaux, non un comportement individuel : je pourrais dire que dans un certain sens, il n'y a personne dans mes livres. [...] Envisager ainsi [comme démarche ethnologique] la pratique de l'écriture conduit à se demander s'il y a une différence profonde entre la fiction et la sociologie, dans ce cas (Ernaux 1991).

En 2000, à l'occasion de la parution de *La Vie extérieure*, l'écrivaine réaffirme la proximité tant des démarches que des méthodes entre littérature (au moins la sienne) et sociologie :

Tous mes livres sont sociologiques. [...] Il n'y a pas d'écart par rapport à la réalité, juste les faits. [...] Le *Journal du dehors* et *La Vie extérieure* sont pour moi des terrains d'expérimentation (Ernaux 2000b: p. 26–27).

L'écartant de la représentation esthétique dominante de la littérature, la prétention sociologique de cette œuvre inclassable, qui se présente néanmoins avant tout comme « littéraire », est donc bel et bien explicite – et distinctive –, ainsi qu'en témoigne cet extrait d'entretien inédit, que j'ai réalisé avec elle en avril 2002 :

Je me situe en deçà d'un but purement esthétique. [...] La littérature, ce n'est pas pour moi quelque chose qui fait rêver [...]. L'art pour l'art ne m'intéresse pas, ce n'est pas mon objet. [...] La littérature est intéressante dans ce qu'elle dit du monde. [...] Pour moi, la littérature, c'est la recherche, la recherche du réel, parce que le réel n'est pas donné d'emblée. On me dit alors que dans ce cas, la littérature n'est pas de l'art. [...] La littérature, si elle est un art, demeure avant tout une science humaine...

Ou encore :

Écrire, c'est agir sur le monde, et rien ne m'est plus étranger que l'idée du pur objet esthétique (Ernaux 1993e).

Ce n'est pas important pour moi de faire un livre, cela n'est pas non plus faire quelque chose de beau, de belles phrases, c'est rester au plus près des faits (Ernaux 1988b).

Et ce, d'autant plus assurément estime-t-elle, que

le transfuge de classe, comme l'émigré, est en position d'observateur et d'ethnologue involontaire, dans la mesure où il est éloigné à la fois de son milieu d'origine et de son milieu d'accueil (Ernaux 1993b).

Tout semble se passer comme si, dans le cas des « transfuges de classe » entrés en littérature (Abiven et Véron 2024), la distanciation et la réflexivité sociologiques se trouveraient facilitées, tel un « privilège de classe » inversé aiguisant les perceptions et la rétivité critique du « double étranger » aux sens communs des deux univers. Les transfuges seraient ainsi de bons « sociologues spontanés », parce que pour eux, le monde social ne va jamais de soi.

Annie Ernaux propose, de fait, dans tous ses récits, les éléments d'une analyse sociologique (plausible) tant de son parcours socio-biographique que des effets qu'il a produits sur ses choix littéraires, et ce aussi bien grâce aux thèmes qu'elle aborde que dans le style évolutif qu'elle a construit et dans les dispositifs énonciatifs qu'elle adopte.

### **« *En-deçà de la littérature* » ?... *Le double outrage aux lettres***

On peut émettre l'hypothèse que cette posture tout à fait singulière contribue largement à expliquer un certain nombre de « malentendus » avec les critiques littéraires, qui ne savent quelle attitude adopter tant face à cette exhibition de stigmates sociaux qu'à cet usage littéraire de la démarche sociologique.

Il faut d'abord souligner que, comme autant de défenses aux attaques des lettrés, Ernaux mobilise ses ressources sociologiques pour réagir aux critiques acerbes ayant suivi la publication de *Passion simple*, sans jamais répondre directement aux arguments « littéraires », en



glissant de la discussion esthétique au terrain social. Par exemple, elle dénonce systématiquement les disqualifications littéraires dont elle est l'objet comme occultant des disqualifications politiques et sociales de l'irruption transgressive du populaire (féminin) – évoquant la sexualité » – en littérature ; elle affirme « avoir senti, compris, quels détours pouvaient prendre des jugements de classe déguisés en jugements littéraires » (Laacher 1991: p. 78). Elle fustige les marques déguisées de « mépris de classe » animant certains critiques « bourgeois » en vue de l'exclure symboliquement du champ des « grands auteurs ». Évoquant ce « dialogue » curieux instauré avec les lettrés, l'écrivaine, à la fois sujet et objet de sa propre représentation, dévoile cette logique ambivalente de lucidité (objectivation) et d'aveuglement (subjectivation) croisés dans laquelle elle apparaît tiraillée :

C'est, au fond, très politique. Certains journalistes m'ont lancé des injures de classe. [...] Il y a de la haine, j'ai l'impression qu'il ne s'agit pas de moi, qu'on déteste quelque chose à travers moi. [...] On me reproche, si j'ai bien compris, l'absence de hiérarchie que je fais entre des « sentiments », forcément nobles, et des « pulsions », vulgaires bien entendu (Ernaux 1997b).

Prise dans le jeu littéraire – même si déniait parfois qu'elle le joue (Charpentier 2006) –, l'autrice, en utilisant de manière récurrente un capital acquis de connaissances sociologiques, tend à déployer une stratégie exo-déterminée, intrinsèquement ambivalente, lui permettant de construire et d'affirmer, presque « à rebours », une position distinctive. Toutefois, ce mélange des genres hérétique, en ce qu'il rompt avec les conventions littéraires, mais aussi parce qu'il renvoie simultanément à d'autres prises de position, plus directement politiques celles-là, emporte probablement des limites quant à un positionnement assuré dans le champ littéraire. Il semble que, intellectualisant sa démarche esthétique en revendiquant une approche sociologique novatrice qui l'éloigne de « l'écrivain 'pur', engagé dans des recherches formelles et très éloigné du 'siècle' » (Bourdieu 1992 : p. 218), Annie Ernaux prenne aussi le risque de devenir prisonnière de ce double je(u), écartelée entre l'acceptation des coutumes de l'avant-garde littéraire et la fiction performative de « l'entre-soi » des dominés. Pourtant, dans le même temps, l'affirmation de cette spécificité « à contre-courant » lui permet

de tenter d'auto-définir son œuvre, de se protéger ainsi, par anticipation, des critiques tentés par une disqualification du réfèrent privilégié, de la méthode empruntée ou du style induit par ces choix, mais encore de se positionner en « cheffe de file » d'une nouvelle façon d'écrire – laquelle, de fait, fera nombre d'émules. Ce faisant, elle parvient, *in fine*, à subvertir les lois de fonctionnement du jeu littéraire.

Nombre d'interventions de l'écrivaine illustrent cette volonté. Redéfinissant l'option jadis initiée par les écrivains populistes et les naturalistes, elle introduit une distance et une ambition supplémentaires, en développant un argumentaire hérétique :

La littérature « bourgeoise » ne me « convient » pas au sens propre. [...] Le succès de mes livres tient sans doute à cela, une volonté de trouver une autre forme de littérature, une volonté de briser l'écriture. [...] Les auteurs qui donnent dans l'exotisme social ont le sentiment de réhabiliter un monde alors qu'ils produisent l'effet inverse : ils offrent un monde en pâture pour le faire admettre. C'est une posture d'humilité, de dominé. [...] Il faut refuser la description, le tableau, c'est-à-dire l'art tel qu'on l'imagine. [...] Des écrivains, issus du même milieu que le mien, ont aussi le sentiment que le roman est un genre faux. [...] [Il] est vraiment d'essence bourgeoise (Ernaux 1985).

Face à cette impudence insolente, la problématique à laquelle sont confrontés les exégètes se résume à une interrogation cruciale : comment exister professionnellement et, si possible, se distinguer face au texte proposé (imposé) au commentaire ? Jean-Baptiste Michel ne dit guère autre chose lorsque, s'essayant dans *L'Express* à l'analyse critique d'*Une Femme*, il remarque, embarrassé :

Lorsque l'auteur déclare au début qu'elle « souhaite rester, d'une certaine façon, en dessous de la littérature », avouons qu'il est difficile de ne pas descendre en dessous de la critique pour soutenir son effort... (Michel 1988).

Il se sent donc obligé d'affirmer vigoureusement que même « écrit 'en-dessous de la littérature', [*Une Femme*] offre aussi au lecteur la chance d'en visiter les arcanes », démontrant ainsi sa capacité à découvrir le « mystère littéraire » sous la banalité apparente. Après avoir vainement tenté l'exercice classique de classement de l'ouvrage dans un

« genre » clairement prédéfini (« journal », « biographie », « roman », « reportage », « songe », « livre de combat », « forme militante, combative du deuil ») et reprenant la même citation, Frédéric Ferney dévoile encore plus explicitement ses craintes dans *Le Figaro littéraire* :

Comment fait-on la critique de « ça » ? [...] « Au-dessous de la littérature », mais voyons, il n'y a rien, il y a la mort anonyme, l'oubli ! [...] On évite ici le coup d'archet de la mémoire, l'élégance, le violoncelle, la virtuosité, l'élégie, mais c'est encore, je le jure, de la littérature (Ferney 1988).

Avant d'estimer, non sans un mépris à peine déguisé, que « l'écolière méritante » arrive à « vaincre l'insignifiance, [...] la terreur inculquée de l'atavisme », le chroniqueur cultivé ajoute, perfide – et néanmoins naïf à force d'être manifeste :

On peut parfaitement, c'est notre métier, ergoter sur l'admiration qu'il faut porter à ce genre dur, dénué et parfaitement inutile, qui s'interdit de penser l'avenir et à cette passion de la dernière extrémité (Ferney 1988).

Comment, en effet, ne pas déroger, dans cette configuration exceptionnelle du jeu, au rôle matériel et symbolique dévolu par le poste, comment « tenir sa place » ?

On peut, dès lors, émettre l'hypothèse que les dispositions de l'écrivaine, plus ou moins consciemment perçues par une partie de la critique littéraire, sont à l'origine de nombreuses controverses depuis la publication de *Passion simple* (Ernaux 1992), qui ressortent régulièrement, sous des modalités renouvelées, jusqu'à l'attribution du Prix Nobel en 2022. Tous les éléments présentés peuvent, en effet, être interprétés en fonction de deux grilles de lecture, la 1<sup>re</sup> conjoncturelle et synchronique, la seconde structurelle et diachronique.

Il est permis de penser, d'une part, que l'écrivaine construit et ajuste une marque « à contre-courant », en réaction à une « humeur du temps » subjectiviste (Pudal 1994: p. 13) et spiritualiste, produite et diffusée dans une partie du champ politique et intellectuel, qui réinvestit, depuis le début des années 1980, le terrain de la symbolique lettrée sous

toutes ses formes – de la réactivation de la thématique de « lutte contre l'illettrisme » aux dénonciations des méfaits de la « culture-média » et des dérives du « tout-culturel », en passant par la déploration de la « baisse du niveau » culturel ou de la « crise de la lecture » (Pudal 1992 ; Mauger 1994) et les plaidoyers en faveur d'une (re ?)sacralisation de la culture, dans la droite ligne de la tradition élitiste. En cette période-charnière où les idéaux réformateurs de changement politique et social font désormais figures de chimères, les enjeux du néolibéralisme semblent se déplacer sur le terrain culturel, ainsi étrangement « réinvesti ». On peut, dès lors, formuler une 1<sup>re</sup> hypothèse : si le succès public de l'écrivaine force les interprètes autorisés à côtoyer et commenter ses œuvres « vulgaires » depuis le milieu des années 1970 jusqu'au milieu des années 1980, à un moment où l'atmosphère sociopolitique générale les incite, bon gré, mal gré, à une prudente « tolérance » face à cette exhibition de stigmates sociaux, la réactivation « d'anciennes » valeurs idéologiques dans le champ intellectuel permet de lever le tabou et rend désormais cette confrontation intolérable, alors même que les tirages et la fortune publique d'Ernaux, autre enjeu alimentant la suspicion de faible « qualité littéraire », ne cessent d'augmenter depuis la parution en 1992 de *Passion simple*. Par ce biais, le refus politique du « vulgaire » (populaire et féminin), de l'intrusion du social indigne dans l'Art, jusqu'alors latent et/ou euphémisé, devient dicible, transfiguré sur le mode d'une disqualification littéraire.

Mais l'argument est renversable : sous couvert d'une dévaluation qui est aussi politique, il est possible que les critiques défendent également, et peut-être surtout, des intérêts spécifiquement internes au champ littéraire, qu'Annie Ernaux menacerait d'autant plus sûrement à mesure que sa notoriété grandit. Cette seconde hypothèse semble encore plus structurante : par ses multiples déclarations accompagnant la publication de ses ouvrages et par la perspective sociologique qu'elle défend, l'écrivaine instaure, on l'a dit, un pacte de lecture directif, qui contraint partiellement la glose des interprètes autorisés ; elle participe ainsi de façon décisive à la constitution progressive de son image au sein du champ littéraire et, plus généralement, au sein du champ social, le tout dans une autonomie relative vis-à-vis des critiques. Elle vise donc autant

(sinon plus) à induire un procès de lecture qu'à définir une posture d'écriture – à tout le moins cette dernière lui sert-elle à réaliser la 1<sup>re</sup> intention. La problématique devient alors celle de la capacité d'un écrivain à produire ses propres critères de légitimation. Or, cette prétention à dire de manière univoque le sens de l'œuvre, inscrite dans les textes mêmes, ou rationalisée et redoublée *a posteriori* dans des interviews et « journaux d'écriture » publiés, tend, si elle réussit, à déposséder les exégètes de leur compétence spécifique et distinctive de *lectores, i. e.* de leur capacité à élucider le mystère de la création littéraire. Il ne fait aucun doute que le succès public et la maîtrise pratique, puis savante, qu'Annie Ernaux exerce sur sa réception, met à mal le monopole de la production sociale de la valeur (d'un texte et de son producteur) par les intercesseurs cultivés (Molinié et Viala 1993: p. 186) ; en attribuant à l'auteur un rôle actif, voire crucial dans ce processus, l'écrivaine interdit « l'opération de grandissement de soi » (Lehingue et Pudal 1991: p. 169) consubstantielle à tout exercice d'exégèse. Cette ambition triplement démiurgique (créatrice non seulement d'œuvres, de publics mais aussi de l'exégèse de son propre travail), plus ou moins clairement appréhendée comme telle, induit l'idée que « les lectures pourraient être im-médiates et la fonction de *lector* inutile » (Lehingue et Pudal 1991: p. 170).

Par nature, cette stratégie, guidée par le « sens pratique » de l'écrivaine, est évidemment irrecevable pour les critiques, puisque l'alchimie aboutit sinon à les nier en tant que tels, du moins à les manipuler, à réduire leur rôle « inspiré » à une vulgaire description plate ou, pire, à les condamner à dériver vers un type de glose stigmatisée dans le champ littéraire, le commentaire « petit-bourgeois ». *Passion simple* aurait alors fourni l'occasion d'une disqualification globale (et durable) de l'écrivaine. En effet, jusqu'à lors, compte-tenu de ses thématiques sociales, Annie Ernaux interdit *a priori* toute dévaluation trop directe de son œuvre et contrôle ainsi partiellement sa réception. Mais en 1992, elle fragilise cette maîtrise, et donc sa position « limite » dans le champ littéraire, en changeant sensiblement de registre et de référent – au moins de manière apparente, le social n'étant pas absent de *Passion simple*. Dans cette conjoncture, dans la mesure où le récit s'éloigne *a priori* de la

narration des origines, des difficultés liées aux parcours des mobiles sociaux ascendants, les « bonnes intentions de gauche » ne font plus rempart, et c'est alors l'écrivaine, son style, ses objets, que l'on affirme explicitement « déplacés » dans le champ littéraire. « Les 'commentateurs autorisés' trouvent enfin [...] matière à rappeler qu'ils exercent et conservent une autorité 'naturelle' sur la présentation/représentation » (Lehingue et Pudal 1991: p. 170) des écrivains.

Par effet d'hystérèse, tous ces éléments permettent de mieux comprendre pourquoi l'obtention par Annie Ernaux du Prix Nobel de littérature en 2022 a été, en France au moins, l'objet de réceptions très contrastées dans l'espace de la critique professionnelle. La disqualification aux frontières de la littérature légitime dont Ernaux, en dépit – à cause – de l'attribution du prix prestigieux, a alors été l'objet s'analyserait ainsi comme une tentative de résistance à une entreprise de subversion des règles du jeu littéraire – en particulier des frontières entre des « genres-ennemis », la littérature et les sciences sociales. Menacer sa reconnaissance symbolique comme « autrice de littérature » viserait à éradiquer sa prétention à appartenir au cercle des *happy few* autorisés à définir ce que peut ou doit être un écrivain et/ou une œuvre littéraire « de valeur », de disqualifier en retour toute velléité de sociologie du champ littéraire, quelle que soit la sphère intellectuelle dont elle provienne, et, défendant ainsi une vision intéressée (parce qu'indigène) du monde lettré, de réassurer la position que les exégètes professionnels y occupent. Ce « cas limite », au terme duquel les critiques restaurent une partie de leur *auctoritas* sur la présentation (qui est aussi représentation) des œuvres et des auteurs, met donc aussi en évidence les limites du pouvoir démiurgique des producteurs symboliques. Car au final, la posture de l'« entre-deux » construite par Annie Ernaux apparaît intrinsèquement ambivalente et incertaine : le « double je(u) » entre littérature autobiographique et pré-tension socio-analytique fait que l'écrivaine sert la sociologie en se servant, qu'elle est « dans le jeu » littéraire, mais sans réellement « jouer le jeu ». C'est aussi ce positionnement improbable, caractérisé tant par le cumul de ressources différenciées que par les jeux croisés qu'Ernaux en opère, qui explique

les profits symboliques qu'elle engrange malgré tout dans des univers sociaux relativement autonomes, fondés sur des logiques de fonctionnement très différentes et *a priori* éloignés les uns des autres : champ littéraire, champ scientifique (sociologique), champ politique. En ce sens par exemple, il est permis de penser que la caution scientifique des sociologues « critiques » a longtemps permis de « compenser » la (re)mise en cause progressive par une partie de la critique littéraire de ses « qualités d'écrivain », au moins dans la mesure où cette reconnaissance singulière lui a servi (et lui sert encore) de ressource (à double tranchant) pour expliquer « sociologiquement » les tentatives de relégation dont elle demeure encore parfois l'objet, même après le Nobel.

Mais on perdrait sans doute à nouveau une partie de l'explication si on s'arrêtait là. Car l'œuvre d'Annie Ernaux est aussi l'objet d'usages sociaux et politiques multiples et différenciés dans les différents champs où elle est constituée en enjeu. Les manières dont elle est reçue apparaissent alors autant (sinon plus) déterminantes que les stratégies de présentation de soi que l'écrivaine déploie ou les propriétés de ses produits littéraires, par définition (par destination ?) inclassables.

- Abiven, K. et Véron, L. (2024). *Trahir et venger. Paradoxes des récits de transfuges de classe*. Paris : La Découverte, 232 p.
- Bourdieu, P. (1979). *La Distinction. Critique sociale du jugement*. Paris : Éd. de Minuit, 672 p.
- Bourdieu, P. (1992). *Les Règles de l'art. Genèse et structure du champ littéraire*. Paris : Éd. du Seuil, 480 p.
- Bourdieu, P. (éd.) (1993). *La Misère du monde*. Paris : Éd. du Seuil, 947 p.
- Bourdieu, P. (1997). *Méditations pascaliennes*. Paris : Éd. du Seuil, 322 p.
- Bourdieu, P. et Passeron, J.-C. (1964). *Les Héritiers. Les étudiants et la culture*. Paris : Éd. de Minuit, 192 p.
- Bourdieu, P. et Passeron, J.-C. (1970). *La Reproduction. Éléments d'une théorie du système d'enseignement*. Paris : Éd. de Minuit, 284 p.
- Certeau, M. de (1980). Lire, un braconnage. In: Certeau, M. de. *L'Invention du quotidien*. Tom. I: Arts de faire. Paris : Union Générale d'Éditions, chap. XII, pp. 279–296.
- Charpentier, I. (1999). *Une Intellectuelle déplacée. Enjeux et usages sociaux et politiques de l'œuvre d'Annie Ernaux (1974–1998)*. PhD Thesis. Univ. de Picardie – Jules Verne, 849 p.

- Charpentier, I. (2004). Anamorphoses des réceptions critiques d'Annie Ernaux : ambivalences et malentendus d'appropriation. In: Thumerel, F. (éd.). *Annie Ernaux, une œuvre de l'entre-deux*. Arras : Artois Presses Univ., pp. 225–242.
- Charpentier, I. (2005a). « La littérature est une arme de combat ». Entretien avec Annie Ernaux. In: Mauger, G. (éd.). *Rencontres avec Pierre Bourdieu*. Paris : Éd. du Croquant, pp. 159–175.
- Charpentier, I. (2005b). Produire « une littérature d'effraction » pour « faire exploser le refoulé social » – Projet littéraire, effraction sociale et engagement politique dans l'œuvre auto-sociobiographique d'Annie Ernaux. In: Collomb, M. (éd.). *L'Empreinte du social dans le roman depuis 1980*. Montpellier : Presses Univ. de la Méditerranée, pp. 111–131.
- Charpentier, I. (2006). « Quelque part entre la littérature, la sociologie et l'histoire... » – L'œuvre auto-sociobiographique d'Annie Ernaux ou les incertitudes d'une posture improbable. *CONTEXTES*, no. 1. <https://doi.org/10.4000/contextes.74>
- Charpentier, I. (2007). Des passions critiques pas si simples... Réceptions critiques de *Passion simple* d'Annie Ernaux. In: Bajomée, D., Dor, J. et Henneau, M.-É. (éd.). *Femmes et livres*. Paris : L'Harmattan, pp. 231–242.
- Charpentier, I. (2011). Les « ethnotextes » d'Annie Ernaux ou les ambivalences de la réflexivité littéraire. In: Bajomée, D. et Dor, J. (éd.). *Annie Ernaux. Se perdre dans l'écriture de soi*. Paris : Klincksieck, pp. 77–101.
- Charpentier, I. (2014a). Écrire pour « venger sa race » ou de l'usage littéraire stratégique de la sociologie... Le renouvellement de l'écriture « autosociobiographique » d'Annie Ernaux de *Journal du dehors* (1993) au « récit-fusion » *Les Années* (2008). In: Labari, B. (éd.). *Ce que la sociologie fait de la littérature et vice-versa*. Paris : Publibook, pp. 127–150.
- Charpentier, I. (2014b). *Les Années*, une « autobiographie collective ». In: Damlé, A. et Rye, G. (éd.). *Aventures et expériences littéraires : écritures des femmes au début du XXI<sup>e</sup> siècle*. Amsterdam; New York : Rodopi, pp. 75–92. [https://doi.org/10.1163/9789401210850\\_006](https://doi.org/10.1163/9789401210850_006)
- Ernaux, A. (1974). *Les Armoires vides*. Paris : Gallimard, 181 p.
- Ernaux, A. (1977). *Ce qu'ils disent ou rien*. Paris : Gallimard, 168 p.
- Ernaux, A. (1984a). *La Place*. Paris : Gallimard, 120 p.
- Ernaux, A. (1984b). Entretien. In: Allix, G. et Margueritte, M. *Autour de La Place avec Annie Ernaux*. CRDP de Basse Normandie, MAFPEN, Académie de Caen.
- Ernaux, A. (1985). Entretien avec J.-J. Gibert. *Révolution*, 22 mai.
- Ernaux, A. (1988a). *Une Femme*. Paris : Gallimard, 105 p.
- Ernaux, A. (1988b). In: « Lettres ouvertes », France-Culture, 10 février.



- Ernaux, A. (1991). L'Écriture du quotidien familial. Communication au séminaire Sociologie de la famille, INED, Paris, 25 avril.
- Ernaux, A. (1992). *Passion simple*. Paris : Gallimard, 96 p.
- Ernaux, A. (1993a). « La littérature doit attaquer » – Un écrivain et son milieu – Entretien avec M. Jauffret et A. Bascoulergue. *L'Humanité*, 22 avril.
- Ernaux, A. (1993b). Entretien avec A. Clavel. *L'Événement du Jeudi*, 29 avril – 05 mai.
- Ernaux, A. (1993c). Vers un « je » transpersonnel. In: Doubrovsky, S., Lecarme, J. et Lejeune, P. (éd.). *Autofictions et Cie*. Cahiers RITM, no. 6. Nanterre : Université Paris X, pp. 219–221
- Ernaux, A. (1993d). *Journal du dehors*. Paris : Gallimard, 167 p.
- Ernaux, A. (1993e). Entretien avec K. Azouaou. *Page des libraires*, no. 1.
- Ernaux, A. (1997a). *La Honte*. Paris : Gallimard, 144 p.
- Ernaux, A. (1997b). Entretien avec F. Salvaing : « L'ethnologue de soi-même ». *L'Humanité Dimanche*, 16 janvier.
- Ernaux, A. (2000a). *La Vie extérieure*. Paris : Gallimard, 144 p.
- Ernaux, A. (2000b). Annie Ernaux : une place à part. Entretien avec J. Pécheur. *Le Français dans le monde*, no. 310 (mai-juin), pp. 26–27.
- Ernaux, A. (2002). Bourdieu. Le chagrin. *Le Monde*, 5 février.
- Ernaux, A. (2005). Épilogue. Raisons d'écrire. In: Dubois, J., Durand, P. et Winkin, Y. (éd.). *Le Symbolique et le social – La réception internationale de la pensée de Pierre Bourdieu*. Liège : Éd. de l'Univ. de Liège, pp. 343–347.
- Ernaux, A. (2008a). *Les Années*. Paris : Gallimard, 256 p.
- Ernaux, A. (2008b). Entretien avec C. Ferniot et P. Delaroche. *L'Express*, 1 février.
- Ernaux, A. (2008c). Entretien avec M.-L. Delorme. *Médiapart*, 2 avril.
- Ernaux, A. (2010a). La preuve par corps. In: Martin, J.-P. (éd.). *Bourdieu et la littérature*. Nantes : Cécile Defaut, pp. 23–28.
- Ernaux, A. (2010b). *Écrire, écrire, pourquoi ? Entretiens avec R. Rérolle*. Paris : Éd. de la Bibliothèque Publique d'Information, 16 p.  
<https://doi.org/10.4000/books.bibpompidou.1086>
- Ernaux, A. (2011). *L'Atelier noir*. Paris : Éd. des Busclats, 208 p.
- Ernaux, A. (2014). *Regarde les lumières, mon amour*. Paris : Éd. du Seuil, 80 p.
- Ernaux, A. (2022). Discours de réception du Prix Nobel de Littérature.
- Ernaux, A. et Jeannet, F.-Y. (2003). *L'Écriture comme un couteau*. Paris : Stock, 162 p.
- Ernaux, A. et Lagrave, R.-M. (2023). *Une Conversation*. Paris : Éd. de l'EHESS, 140 p.
- Ferney, F. (1988). Une Femme. *Le Figaro littéraire*, 8 février.
- Genette, G. (1987). *Seuils*. Paris : Éd. du Seuil, 400 p.

- Grignon, C. et Passeron, J.-C. (1989). *Le Savant et le populaire. Misérabilisme et populisme en sociologie et en littérature*. Paris : Gallimard/Éd. du Seuil, 260 p.
- Hoggart, R. (1971). *La Culture du pauvre. Étude sur le style de vie des classes populaires en Angleterre*. Paris : Éd. de Minuit, 424 p.
- Jakobson, R. (1963). *Essais de linguistique générale*. Paris : Éd. du Seuil, 260 p.
- Laacher, S. (1991). Annie Ernaux ou l'inaccessible quiétude. Entretien avec Annie Ernaux. *Politix*, no. 14, pp. 73–78.
- Lefebvre-Côté, B. (2019). *Ethos d'une transfuge intellectuelle. Présentation de soi dans L'Écriture comme un couteau et Les Années d'Annie Ernaux*. Mémoire de Maîtrise ès Arts en Littératures de langue française. Univ. de Montréal, 132 p.
- Lehingue, P. et Pudal, B. (1991). Retour(s) à l'expéditeur. Éléments d'analyse pour la déconstruction d'un « coup » : la « lettre à tous les Français » de François Mitterrand. In: *La Communication politique*. Paris : Presses Univ. de France, pp. 163–182.
- Lepenies, W. (1991). *Les Trois cultures. Entre science et littérature, l'avènement de la sociologie*. Paris : Éd. de la Maison des Sciences de l'Homme, 409 p.  
<https://doi.org/10.4000/books.editionsmsmh.7288>
- Mauger, G. (1994). Gauchisme, contre-culture et néo-libéralisme. In: Chevallier, J. (éd.). *L'Identité politique*. Paris : Presses Univ. de France, pp. 206–226.
- Mauger, G. (2004). Annie Ernaux, « ethnologue organique » de la migration de classe. In: Thumerel, F. (éd.). *Annie Ernaux, une œuvre de l'entre-deux*. Arras : Artois Presses Univ., pp. 177–204.
- Meizoz, J. (2007). *Postures littéraires. Mises en scène modernes de l'auteur*. Genève : Slatkine Érudition, 210 p.
- Meizoz, J. (2009). Ce que l'on fait dire au silence : posture, *ethos*, image d'auteur. *Argumentation et Analyse du discours*, no. 3, pp. 2–10.  
<https://doi.org/10.4000/aad.667>
- Meizoz, J. (2012). Annie Ernaux : posture de l'auteure en sociologue. In: Hunkeler, T. et Soulet, M.-H. (éd.). *Annie Ernaux : Se mettre en gage pour dire le monde*. Genève : Métispresses, pp. 27–44.
- Michel, J.-B. (1988). Une Femme. *L'Express*, 12–18 février.
- Molinié, G. et Viala, A. (1993). *Approches de la réception. Sociopoétique et sémiostylistique de Le Clézio*. Paris : Presses Univ. de France, 342 p.
- Passeron, J.-C. (2005). La notion de pacte. *Actes de lecture*, no. 90, pp. 19–22.
- Pudal, B. (1992). Lettrés, illettrés et politique. *Genèses*, no. 8, pp. 169–181.  
<https://doi.org/10.3406/genes.1992.1131>

- Pudal, B. (1994). La seconde réception de Nizan (1960-1990). *Cahiers de l'Institut d'histoire du temps présent*, no. 26, pp. 199–211. <https://doi.org/10.3406/ihtp.1994.2268>
- Thomas, L. (1999). *Annie Ernaux: an Introduction to the Writer and Her Audience – New Directions in European Writing*. Oxford; New York : Berg Publishers, 192 p.
- Thumerel, F. (éd.) (2004). *Annie Ernaux : une œuvre de l'entre-deux*. Arras : Artois Presses Univ., 277 p.

**ПЕРЕТВОРЕННЯ НЕФІКЦІЙНОЇ ЛІТЕРАТУРИ  
НА ЛІТЕРАТУРНИЙ ТА ПОЛІТИЧНИЙ МАНІФЕСТ:  
ВИГОТОВЛЕННЯ «БРАКОНЬСРСЬКОГО» ТВОРУ,  
ВИБУДОВУВАННЯ АВТОРСЬКОЇ ПОЗИЦІЇ ТА СТРАТЕГІЧНЕ  
ЛІТЕРАТУРНЕ ВИКОРИСТАННЯ СОЦІОЛОГІЧНИХ РЕСУРСІВ  
АННІ ЕРНО**

*Ізабель Шарпантьє*

[orcid.org/0000-0002-4846-8054](https://orcid.org/0000-0002-4846-8054)

[isabelle.charpentier@u-picardie.fr](mailto:isabelle.charpentier@u-picardie.fr)

*Докторка філософії з політології,*

*докторка наук з соціології та політичних досліджень, професорка соціології*

*Університет Пікардії – Жюль Верн*

*Chemin du Thil, 80025, м. Амьєн, Франція*

*Дослідниця в CURAPP-ESS та в CESSP-CSE*

**Анотація.** Висвітлено використання нефікційності в автосоціобіографічних творах Анні Ерно, лавреатки Нобелівської премії з літератури у 2022 році, а також літературні та політичні питання, пов'язані з розмиванням меж між літературою та соціологією. Від «трансперсонального Я» у «Місці» (*La Place*, Gallimard, 1984) до «колективної автобіографії» у «Роках» (*Les Années*, Gallimard, 2008), через свої «екстимні щоденники», описані як «етнотексти», письменниця поступово вибудовує особливу авторську позицію, в якій вона прагне бути «етнологом самої себе» та повсякденного життя «знизу», тобто з робітничого середовища, з якого вона походить, у постійному прагненні знайти «правильну» форму для таких наративів. Соціологічно обґрунтований, цей особливий літературний підхід, позначений подвійною відмовою від пасток злиднів і популістського позерства, а також постійним прагненням оформити власну рецепцію, має на меті об'єктивувати свою висхідну соціальну міграцію та міграцію своїх соціальних ровесників у мінімалістичному, навмисно скупому стилі, позірно

ощадливому до літературних засобів і ефектів, який літературні критики часто описують як «пласке» або «біле» письмо. Протиставляючи своє прагнення до «правди» руху автофікції, з якою її подекуди хибно пов'язують, авторка, яка розглядає літературу як політичну «бойову зброю», в такий спосіб започаткувала специфічну форму автосоціобіографії, яка не позбавлена ризику щодо її визнання в сучасному французькому літературному полі.

**Ключові слова:** Ерно (Анні); автосоціобіографія; література і соціологія; нон-фікшн і художня література; наративи класових дезертирів; авторська позиція.

**MAKING NON-FICTION A LITERARY AND POLITICAL  
PROFESSION OF FAITH: THE MAKING OF A “POACHED” WORK,  
THE CONSTRUCTION OF AN AUTHORIAL POSTURE  
AND STRATEGIC LITERARY USES OF SOCIOLOGY  
BY ANNIE ERNAUX**

*Isabelle Charpentier*

[orcid.org/0000-0002-4846-8054](https://orcid.org/0000-0002-4846-8054)

[isabelle.charpentier@u-picardie.fr](mailto:isabelle.charpentier@u-picardie.fr)

*University of Picardie – Jules Verne*

*Chemin du Thil, 80025, Amiens, France*

*Researcher at CURAPP-ESS and CESSP-CSE*

**Abstract.** This article examines the uses of non-fiction in the autosociobiographical work of Annie Ernaux, winner of the Nobel Prize for Literature 2022, and the literary and political issues involved in blurring the boundaries between literature and sociology. From the “transpersonal I” of *La Place* (Gallimard, 1984) to the “collective autobiography” of *Les Années* (Gallimard, 2008), via her “exterior diaries” described as “ethnotexts”, the writer has gradually built up a distinctive authorial posture in which she shows herself as an ‘ethnologist of herself’ and of everyday life “down below”, that of her working-class social milieu of origin, in constant search of the “right” form for such narratives. Sociologically informed, this singular literary approach, characterized by a double rejection of the pitfalls of misery and populist posturing, but also by a constant concern to control her own reception, aims to objectify her upward social migration trajectory and those of her social peers, in a deliberately minimalist style, ostensibly sparing of literary means and effects, often described by literary critics as “flat” or “white” writing. Opposing her concern for the “truth” to the autofiction movement to which she is still sometimes misunderstood, the author, who sees literature as a

political ‘weapon of combat’, has thus initiated a specific form of autosociobiography, which is not without risk with regard to her position and recognition in the contemporary French literary field.

**Keywords:** Ernaux (Annie); autosociobiography; literature and sociology; non-fiction and literarity; narratives of class defectors; auctorial posture.

**Suggested citation**

Charpentier, I. (2024). Faire de la non-fiction une profession de foi littéraire et politique : fabrique d’une œuvre « braconne », construction d’une posture auctoriale et usages littéraires stratégiques de la sociologie par Annie Ernaux. *Pitannâ literaturoznavstva*, no. 110, pp. 391–419. <http://doi.org/10.31861/pytlit2024.110.391>

Стаття надійшла до редакції 3.11.2024 р.

Стаття прийнята до друку 25.12.2024 р.